

**BAC**  
nouveau  
programme

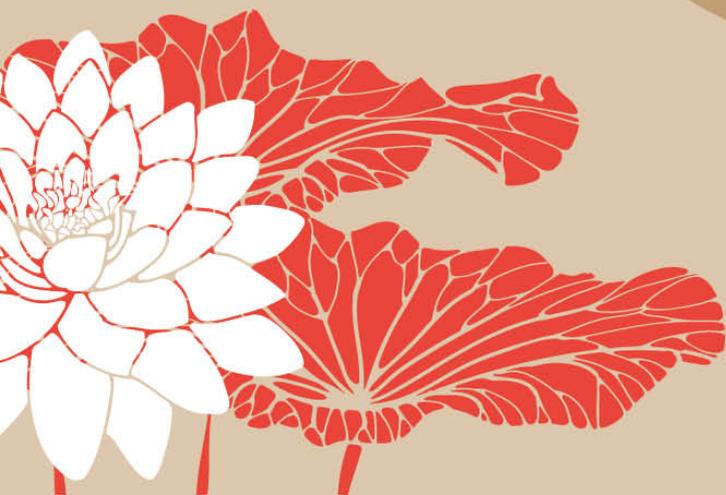
**FRANÇAIS**  
**1<sup>re</sup>**

**COLETTE**

***SIDO*** SUIVI DE  
***LES VRILLES DE LA VIGNE***

Parcours : La célébration du monde

L'œuvre et son parcours



ellipses

## Mise en contexte de *Sido* et des *Vrilles de la vigne*

### Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954)

Éléments biographiques	Résonance et production littéraire
<p><b>Le royaume d'une enfance campagnarde</b> <b>1873</b> : Sidonie Gabrielle Colette naît le 28 janvier à Saint-Sauveur-en-Puysaye, dans l'Yonne.</p> <p>Sa mère, Sidonie, avait déjà d'un premier mariage deux enfants, Juliette et Achille, lorsqu'elle se remarie avec le capitaine Colette, amputé d'une jambe suite à une blessure à Magenta en 1859 et percepteur à Saint-Sauveur depuis 1860. De cette union naissent Léopold, puis Gabrielle six ans après.</p> <p>Grâce à sa mère, Gabrielle apprend à «écouter» la nature; grâce à son père, elle découvre les grands auteurs rassemblés dans la grande bibliothèque de la maison familiale.</p> <p><b>1885</b> : Néanmoins, cette vie d'insouciance est assombrie par les conflits familiaux qui éclatent lorsque Juliette et son mari, le docteur Roché, demandent des comptes sur la gestion de l'héritage paternel.</p> <p><b>1891</b> : La famille Colette, en proie à des difficultés financières, part s'installer à Châtillon-sur-Loing, près d'Achille qui vient d'y installer son cabinet de médecin.</p>	<p>Le thème de l'enfance deviendra un matériau privilégié et sans cesse convoqué dans l'œuvre de Colette qui célébrera la vie simple et campagnarde au sein d'une famille unie, quoique singulière, au centre de laquelle s'impose la figure maternelle.</p> <p>Non seulement Colette immortalisera sa mère surnommée Sido par son mari, mais elle consacrera un chapitre à son père et un autre à ses frères, les «sauvages».</p> <p>Dans <i>Claudine à l'école</i>, elle se souviendra, sous les traits un peu caricaturés de Mlle Sergent, de l'institutrice de la petite école laïque de Saint-Sauveur, Olympe Terrain.</p> <p>La nostalgie de l'enfance irriguera l'œuvre de Colette, sans pour autant sombrer dans l'attendrissement naïf et sans recul.</p>

Éléments biographiques	Résonance et production littéraire
<p><b>Débuts littéraires et naissance de l'écrivain</b></p> <p><b>1893</b> : Gabrielle épouse Henry Gauthier-Villars, journaliste parisien de réputation, connu sous le pseudonyme Willy et qui l'introduit dans les salons littéraires et musicaux représentatifs de la Belle Époque. Elle y rencontre, entre autres, Anatole France, Marcel Proust, Robert de Montesquiou, Gabriel Fauré, Claude Debussy, Sacha Guitry. Son mari la pousse à écrire ses souvenirs d'enfance qu'il signera de son propre pseudonyme.</p> <p>Gabrielle découvre le milieu du music-hall, se lance dans la pantomime et se produit sur scène. Elle commence en 1905 une longue carrière journalistique qu'elle poursuivra pendant plus de quarante ans.</p> <p><b>1906</b> : Le couple se sépare ; Gabrielle se réfugie auprès de son amie Mathilde de Morny, la marquise de Belbeuf, surnommée « Missy ».</p>	<p><b>1900-1903</b> : <b>Série des <i>Claudine</i></b> (romans signés par Willy), dont le caractère licencieux provoque un succès de scandale : <i>Claudine à l'école</i> (1900), <i>Claudine à Paris</i> (1901), <i>Claudine en ménage</i> (1902), <i>Claudine s'en va</i> (1903).</p> <p>Colette jugera sévèrement ses premiers récits qui correspondent surtout à « ce qu'on attendait d'elle », dans <i>Mes Apprentissages</i> (1936).</p> <p><b>1904</b> : <i>Dialogues de bêtes</i>, sous le nom de Colette Willy (qu'elle gardera jusqu'en 1913).</p> <p><b>1907</b> : <i>La Retraite sentimentale</i>.</p> <p><b>1908</b> : <i>Les Vrilles de la vigne</i>.</p>
<p><b>Vie intense et dispersée d'une femme libre</b></p> <p>La vie professionnelle de Colette se partage entre la pantomime, les publications successives de ses récits et les chroniques, articles de presse ou reportages.</p> <p><b>1912</b> : Elle épouse Henry de Jouvenel, rédacteur en chef au journal <i>Le Matin</i>. De leur union naît une fille, Colette, surnommée dans les romans de sa mère « Bel-Gazou ».</p> <p><b>1919</b> : Gabrielle Colette devient directrice littéraire au <i>Matin</i> et s'adonne à des critiques dramatiques.</p> <p><b>1924</b> : Le couple se sépare et Colette cesse de travailler pour le journal <i>Le Matin</i>.</p>	<p><b>1910</b> : <i>La Vagabonde</i>.</p> <p><b>1913</b> : <i>L'Envers du music-hall</i>.</p> <p><b>1916</b> : <i>La Paix chez les bêtes</i>.</p> <p><b>1920</b> : <i>Chéri</i>.</p> <p><b>1922</b> : <i>La Maison de Claudine</i>.</p> <p><b>1923</b> : <i>Le Blé en herbe</i>.</p>

Éléments biographiques	Résonance et production littéraire
<p><b>Maturité littéraire et célébrité</b>  <b>1925</b> : Colette rencontre Maurice Goudeket qu'elle épousera en 1935.</p> <p><b>1932</b> : Colette ouvre un institut de produits de beauté à Paris, rue de Miromesnil – qui fera faillite un an plus tard.</p> <p><b>1935</b> : Colette est élue membre de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique (elle y succède à Anna de Noailles).</p> <p><b>1936</b> : Elle devient commandeur de la Légion d'honneur.</p> <p><b>1939</b> : Les premiers symptômes de l'arthrite de la hanche se manifestent et finissent par l'immobiliser.</p> <p><b>1945</b> : Elle est élue à l'unanimité à l'Académie Goncourt, dont elle devient présidente en 1949.</p> <p><b>1954</b> : Colette meurt le 3 août. Après des funérailles nationales dans la cour du Palais-Royal, son corps est inhumé au cimetière du Père-Lachaise.</p>	<p>S'ensuit une période apaisée et propice à une fécondité littéraire, d'inspiration très diverse et mêlant récits de souvenirs, peintures et méditations poétiques.</p> <p><b>1928</b> : <i>La Naissance du jour</i>.</p> <p><b>1930</b> : <i>Sido</i>.</p> <p><b>1932</b> : <i>Prisons et Paradis</i>.</p> <p><b>1933</b> : <i>La Chatte</i>.</p> <p><b>1934</b> : <i>Duo</i>.</p> <p><b>1936</b> : <i>Mes Apprentissages</i>.</p> <p><b>1942</b> : <i>Paris de ma fenêtre</i>.</p> <p><b>1944</b> : <i>Gigi</i>.</p> <p><b>1946</b> : <i>L'Étoile Vesper</i>.</p> <p><b>1948</b> : <i>Pour un herbier</i>.</p> <p><b>1949</b> : <i>Le Fanal bleu</i>.</p> <p><b>1950</b> : <i>En pays connu</i>.</p> <p>Publications posthumes:  <b>1955</b> : <i>Belles Saisons</i>.  <b>1958</b> : <i>Paysages et Portraits</i>.</p>

## Le roman et le récit au temps de Colette

Le genre romanesque, qui s'est imposé au XIX<sup>e</sup> siècle grâce à la profusion des formes – roman de l'épanchement lyrique, roman historique, social, réaliste ou naturaliste –, est particulièrement fécond dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Si la Belle Époque est marquée par des romans idéologiques, quoique d'horizons différents, tels que ceux de Maurice Barrès<sup>1</sup> ou d'Anatole France<sup>2</sup>, les techniques romanesques se renouvellent : Romain Rolland exploite la veine du « roman-fleuve » avec *Jean-Christophe* (1903-1912) en mêlant récit et prises de position, veine dans laquelle s'inscrit *À la recherche du temps perdu* (1908-1922). Dans son œuvre, Marcel Proust découvre le « pouvoir réfléchissant » de l'écriture et manifeste sa volonté d'actualiser le souvenir grâce à la coïncidence des sensations présentes et passées. Entre les deux guerres, le roman déborde de ses contraintes génériques et s'ouvre au reportage, à la poésie ou à la méditation. Le récit s'estompe au profit d'un désir de déchiffrer la réalité ou de saisir l'itinéraire d'une conscience, de sorte que le déroulement n'est plus tant soumis à la chronologie qu'au fonctionnement de la mémoire. La poétique du roman est marquée par une oralité dominante, par exemple chez Céline, ou par une prose teintée de poésie, qu'on trouvait déjà chez Alain-Fournier<sup>3</sup> et que s'approprient Colette ou Giono.

Si l'inquiétude spirituelle qui imprègne les romans de François Mauriac ou de Georges Bernanos s'accorde à la critique sociale et à la peinture des mœurs d'une société en manque de repères, Colette s'éloigne de cette conception du genre et refuse d'ancrer ses récits dans une quelconque littérature engagée. En revanche, les écrits de Colette s'inscrivent dans le double héritage du récit d'enfance et

- 
1. Les romans de Maurice Barrès, *Les Déracinés* (1897) ou *La Colline inspirée* (1913) prônent les valeurs du catholicisme et du nationalisme.
  2. Anatole France exprime ses idées socialistes dans son cycle romanesque *Histoire contemporaine* (1897).
  3. Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes* (1913).

du récit sur l'homme et la nature, renouvelant dès lors la sensualité d'une langue poétique, qui charme de nombreux lecteurs par la fraîcheur des sensations convoquées.

### \* Le récit d'enfance

Au moment où paraissent *La Maison de Claudine* (1922) ou *Sido* (1930), le thème de l'enfance est devenu un *topos* littéraire, en raison d'une vaste production de fictions inspirées par des souvenirs personnels souvent arrangés par un regard rétrospectif, surtout depuis la première autobiographie d'enfance non destinée à un public exclusivement enfantin, *Le Roman d'un enfant* (1890) de Pierre Loti. À sa suite, de nombreux écrivains s'emparent du sujet en évacuant la dimension purement autobiographique : les récits traitant de l'enfance espiègle et curieuse se multiplient, relatant mésaventures, bêtises et premières expériences de l'enfant dans sa découverte du monde. On songe par exemple à *La Guerre des boutons* (1912) de Louis Pergaud, aux confréries des *Faux-Monnayeurs* (1925) d'André Gide ou à la sauvagerie des *Enfants terribles* (1929) de Jean Cocteau, chacun des enfants incarnant la fougue et la force vivante d'une volonté de liberté, s'opposant dès lors aux sages enfants décrits, à la même époque, par Lucien Daudet (*Les Yeux neufs*, 1921), Paul Cazin (*Décadi ou la Pieuse enfance*, 1921) ou Émile Henriot (*Les Temps innocents*, 1921). La prolifération des récits d'enfance, qu'ils s'inscrivent dans le cadre d'autobiographies, de fictions, ou d'autofictions, ne cessera de croître dans la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Le regard adulte porté sur le lieu de l'enfance, sorte de paradis perdu, peut être nostalgique et traduisant une douce amertume, ou au contraire amusé, voire rancunier et ironique, en raison de la naïveté ou de l'impuissance propres à cet âge.

La thématique de l'enfance, malgré l'héritage évident, se pare d'une importance singulière chez Colette<sup>1</sup> et s'écarte des conventions légèrement stéréotypées du genre. Convoquant l'univers familial ressuscité par la réminiscence, *Sido* et les *Vrilles de la vigne* sont une

---

1. Colette savourait « la grâce garçonnière » de *Poil de Carotte* (1894) et « la coupante netteté » de Jules Renard à qui elle rend hommage dans *Claudine à Paris*.

invitation à lire des souvenirs bruts, sur le mode de la perception enfantine, en dépit des filtres successifs imposés par le regard rétrospectif et le travail d'écriture.

### ✱ L'homme et la nature

Les souvenirs d'enfance engendrent souvent le culte du terroir ou de l'enracinement dans une province chère. Après George Sand, qui se souvenait de son Berry dans *La Mare au diable* (1846) ou *La Petite Fadette* (1849), les références au pays natal se multiplient dans la littérature du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle : Marcel Proust évoque, par le biais de la ville fictive Combray, le village où il passait ses vacances d'enfant<sup>1</sup> ; Alain-Fournier quant à lui situe l'action du *Grand Meaulnes* (1913) et le domaine mystérieux, bruisant de jeux et de danses enfantins, en Sologne, sa région natale. L'amour du terroir, indépendamment de la littérature régionaliste et militante, est lié à une célébration du lieu natal : Jean Giono devient le chantre de Manosque et de la Haute-Provence, Henri Bosco celui de la Provence, et Colette chante quant à elle sa Bourgogne natale. Néanmoins, chez Colette, il ne s'agit pas tant de revendiquer une quelconque identité territoriale, comme c'est le cas chez Maurice Barrès ou Charles-Ferdinand Ramuz<sup>2</sup>, que de restituer un univers familial et chaleureux.

À la différence d'une nature soumise au processus d'abstraction telle qu'on la décelait chez les romantiques, l'écrivain trouvant dans la nature un écho à ses états d'âme, le paysage décrit peut devenir une terre de secret et de violence, comme c'est le cas chez Giono, *Colline* (1929) allant jusqu'à exposer l'hostilité latente mais palpable de la nature. Contrairement au héros romantique, le sujet est au contact du monde sensible et fait l'expérience directe de la nature, invitant l'écrivain à redéfinir les liens de coappartenance entre l'homme et la terre. La poétique de la terre est une écriture multipliant les impressions sensorielles, la faisant surgir dans sa matérialité, dans sa réalité sensible. Si, déjà chez Élysée Reclus, la nature, et notamment le ruisseau, devient un acteur saisi dans sa complexité

---

1. Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913.

2. L'œuvre de Maurice Barrès célèbre la Lorraine ; celle de Charles-Ferdinand Ramuz chante l'âme des Alpes.

et son dynamisme (*Histoire d'un ruisseau*, 1869), au xx<sup>e</sup> siècle, les témoins de la Grande Guerre, comme Maurice Genevois, décrivent grâce à une poésie du sensible la réalité des tranchées – *Ceux de 14*, 1949 [1916-1923]. Au-delà du roman rustique ou régionaliste, les romanciers accordent une place centrale à la terre et prônent un retour à la nature concrète, ce que Giono fait de façon saisissante en mettant en place la fusion de l'homme et de la nature : « Je suis mélangé d'arbres, de bêtes et d'éléments ; et les arbres, les bêtes et les éléments qui m'entourent sont faits de moi-même autant que d'eux-mêmes. » (*Les Vraies Richesses*, 1936)

Sans pour autant parler de dimension écologique, les romans de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle explorent les rapports entre l'individu et la nature : la préoccupation environnementale ou le droit des animaux ne s'expriment de façon idéologique, ni chez Giono, ni chez Bosco, ni chez Colette. Néanmoins, ces écrivains peuvent être considérés comme des précurseurs de l'écopoétique telle qu'elle est définie par Pierre Schoentjes<sup>1</sup>, en ce qu'ils créent une « géographie », une écriture de la terre et des sensations qu'elle procure.

## **Genèse, publication et réception des *Vrilles de la vigne* et de *Sido***

L'œuvre de Colette est une œuvre hybride et composite : tour à tour romancière, nouvelliste, chroniqueuse, critique musicale et dramatique, Colette est un écrivain prolifique qui **puise son inspiration dans un vécu bien réel et authentique mais que l'écriture tend à reconfigurer**. Certes, elle avoue dans *Le Fanal bleu* (1949) : « Je n'ai su parler que de ce que je connaissais », et compare, dans *Les Scribes du Palais* (1939) le métier de l'écrivain à celui d'un peintre dont la « perpétuelle tentative [...] est de ne peindre que

---

1. « Dans son étymologie, "écopoétique" renvoie évidemment au grec *poiein*, à un faire littéraire qu'interroge toute poétique. Le mot partage en outre une racine avec "écologie", construit sur *oikos*, qui désignait la maison mais dans un sens qui englobe tant la demeure et les terres que les membres de la famille. » (Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, 2015).

ce qu'il voit». Cependant, elle reste consciente de la nécessité de l'invention, le réel subissant une transfiguration poétique de sorte que les récits colettiens deviennent des «anamorphoses», comme le suggère Jacques Dupont<sup>1</sup>. «Notre ressource gît dans la méthodique déformation du vrai», poursuit-elle dans *Les Scribes du Palais*.

Dans cette perspective, les deux recueils au programme s'éloignent de l'autobiographie au sens strict, définie par Philippe Lejeune comme un «récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>2</sup>». *Sido* et *Les Vrilles de la vigne* offrent un kaléidoscope de micro-récits d'inspiration certes autobiographique, mais qui s'apparentent davantage à des «autofictions» comme les qualifie Jacques Dupont<sup>3</sup>, mêlant souvenirs et reconfiguration romanesque.

Ces deux recueils, rassemblés dans l'édition au programme, ont été composés à une vingtaine d'années d'intervalle : entre 1905 et 1908 pour *Les Vrilles*, entre 1929 et 1930 pour *Sido*. *Les Vrilles* sont l'œuvre de la jeunesse – «Colette Willy», pseudonyme du moment, a trente-cinq ans –, tandis que *Sido* est l'œuvre de la maturité – «Colette», pseudonyme définitif, a cinquante-sept ans. De surcroît, *Sido* renvoie à la période de l'enfance de Colette, alors que *Les Vrilles* renvoient à celle de l'adulte. S'ils peuvent se lire indépendamment l'un de l'autre, les deux recueils témoignent néanmoins d'une **commune célébration du monde**, Colette portant sur la nature un regard avide et enthousiaste, quoique nostalgique.

#### \* *Les Vrilles de la vigne*<sup>4</sup>

Si *Les Vrilles* ne sont pas une œuvre datée, quelques repères biographiques nous aident à appréhender les circonstances de la composition des textes épars qui figurent dans ce recueil. En 1906,

1. À propos des métamorphoses du quotidien de Palais-Royal opérées dans les derniers récits de Colette.
2. Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, 1971.
3. Jacques Dupont, *Colette*, 1995.
4. L'édition au programme rassemble les dix-huit textes de l'édition de 1908 et, en annexe, cinq morceaux ajoutés dans l'édition de 1934.

Colette se sépare de son mari, « Willy », qui l'avait introduite dans les milieux mondains de la Belle Époque et l'avait engagée à écrire ses souvenirs d'enfance – la série des *Claudine*, publiée sous le pseudonyme de l'époux. Menant une vie libre, bravant les préjugés et revendiquant son anticonformisme, Colette se produit sur les scènes de théâtre et de music-hall, allant jusqu'à provoquer le scandale au Moulin-Rouge en 1907, embrassant sur scène son amante, l'ex-marquise de Belbeuf, surnommée Missy. Dans *Mes Apprentissages* (1936), elle revient sur cette période et retrace son itinéraire d'écrivain : « Je m'éveillais vaguement à un devoir envers moi-même, celui d'écrire autre chose que les *Claudine*. Et, goutte à goutte, j'exsudais les *Dialogues de bêtes*, où je me donnai le plaisir, non point vif, mais honorable, de ne pas parler de l'amour. » S'émancipant de l'autorité, maritale mais surtout éditoriale, de Willy, elle s'éloigne du roman teinté de libertinage et aspire à une écriture plus concise, qui délaisse le déroulement linéaire des premiers romans et fait montre de « fulgurantes épiphanies » comme l'analyse Julia Kristeva, créant dès lors un « kaléidoscope de fragments<sup>1</sup> ».

Le recueil, dont certains textes ont déjà été publiés dans *Le Mercure musical* entre le 15 mai 1905 et le 1<sup>er</sup> janvier 1906, ainsi que dans *La Vie parisienne* à partir d'avril 1907, paraît en 1908 aux éditions de *La Vie parisienne*. Ce « dernier-né fait de pièces et de morceaux », comme le nomme Colette elle-même, est plusieurs fois remanié, amputé de pièces qu'elle trouve surannées, ou au contraire enrichi de textes supplémentaires. Les éditions successives de 1923, 1930, 1934, 1950 sont l'occasion pour Colette de travailler le caractère fragmentaire du recueil tout en exploitant l'harmonie d'ensemble, chacun des textes étant « construit selon une logique musicale ou poétique de “phrases” ou “morceaux” juxtaposés, repris, modulés sans que ce **texte-arlequin** suive une logique narrative précise<sup>2</sup> ». Cultivant l'art de la condensation, du non-dit, Colette s'affranchit de l'exubérance fantaisiste des *Claudine* et acquiert les faveurs de la critique littéraire grâce à une prose lyrique, entremêlée de scènes dialoguées, et empreinte de sensualisme.

---

1. Julia Kristeva, « Colette : *Les Vrilles de la vigne* », *La Littérature et l'expérience des limites. La révolte intime : Colette* (séminaire doctoral), 2012.

2. *Ibid.*